



HEÑ

& LA LUCIOLE DES LIVRES

ERIC THÉZÉ

HEÑ

& la Luciole des Livres

Eric Thézé

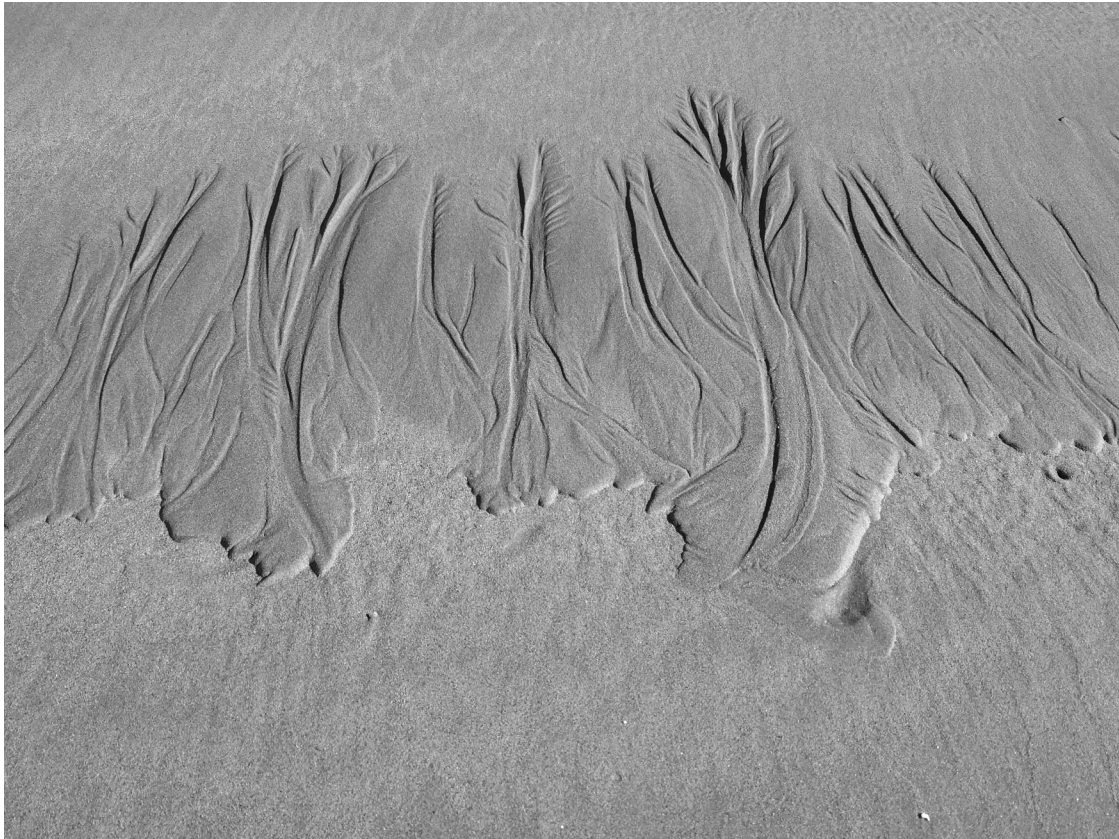
Il n'est pas un village isolé, pas un hameau sur le continent, pas une île alentour, qui ne connaisse, de nom et de réputation, le sage et puissant HEÑ, souverain du royaume de DİŞĖŖT, mais bien peu savent que pour devenir ce roi craint et admiré, HEÑ enfant a fait de périlleux voyages.

Alors que tant de poètes s'envolent en songes vers des contrées exotiques et merveilleuses, à des époques lointaines, du passé ou de l'avenir, pour en ramener des récits ou des chansons, HEÑ, seul parmi les rêveurs, s'évade sans partir ailleurs.

D'une certaine façon, on peut dire qu'il reste là où il est, au moment où il vit.

D'une autre façon, on pourrait affirmer tout l'inverse, et dire que, restant sur place, il s'aventure dans des contrées bien plus surprenantes que n'importe quel pays étranger.

Pour l'observateur extérieur, quand il y en a un, son professeur, par exemple, HEÑ devient, un instant, « flou », comme s'il était entouré d'un vague tremblement d'air. Cela dure le temps d'un claquement de porte. Mais pour HEÑ, lui-même, ce n'est pas l'affaire d'un moment. Il est entraîné dans une suite d'aventures, pleines de découvertes, d'enseignements, et de dangers. Lorsqu'il en revient, il a plus gagné en expérience, plus vu et entendu de nouvelles choses, que les autres enfants en une année entière.



La page-plage

Premier voyage de HËÑ : sur la page-plage

Un matin de printemps, alors que HËÑ se penche sur un livre ancien, plein d'enluminures, il arrive que les lettres qu'il déchiffre se mettent à grandir démesurément. Les mots s'étendent comme des routes, les traits d'encre se soulèvent, et forment des talus surplombant une page qui s'étend au loin, jusqu'à l'horizon.

HËÑ tombe sur le papier, qui est devenu une campagne vallonnée, parcourue par les murmures du vent. Il suit le dessin immense des lettres, passant de l'une à l'autre, et s'égare ainsi, dans une demi-obscurité, quand, tout à coup, il croise une lumière verte, d'une beauté fascinante, qui clignote sous les lettres tracées à la surface du vieux papier jauni.

La surprise le projette d'un côté et de l'autre.

Il s'enfonce encore, profondément, entre les mailles du papier, devient de plus en plus petit, et de plus en plus rapide, si rapide que personne ne peut le voir passer. Maintenant il parcourt les deux faces de la feuille, suit des lettres différentes, déchiffre deux textes à la fois, puis trois, puis davantage, cherchant à retrouver l'apparition lumineuse. En un éclair il repère les lieux, mémorise les courbures des lettres et des mots, les phrases et les paragraphes.

À la poursuite de la lueur verte, HEŃ s'éloigne de plus en plus loin, il glisse d'une page à l'autre, parcourant les livres en tous sens.

Quand il revoit enfin la petite lumière, l'air se met à vrombir. Un étrange insecte brille dans l'obscurité. Ses élytres vibrent, et font une musique envoutante tandis que le bas de son corps rayonne. HEŃ est sous le charme de la luciole des livres.

« Qui ose s'introduire dans mon royaume ? » siffle LŮÇĬ, la luciole.

Autour d'elle, sortant des points et des virgules, par dizaines, puis par centaines, un ballet de fourmis trotte sur la feuille. Elles encerclent HEŃ, reprenant en chœur la chanson de LŮÇĬ :

*« LŮÇĬ la nuit
Lumière des fourmis
LŮÇĬ le jour
Attrape les amours*

*Marchons sur les ailes
Nageons dans le sable
Volons ventre à terre*

*Volons à l'envers
C'est la ronde
La ronde de LŮÇĬ »*

Les fourmis se lèvent sur leurs pattes de derrière, agitant frénétiquement leurs autres pattes tout autour de HĖÑ.

« Je suis LŮĆĬ , la luciole des livres », psalmodie la luciole.

« Tu es LŮĆĬ , LŮĆĬ es tu », répètent les fourmis.

La voix de la luciole devient chaude et caressante :

« Viens, approche de ma lumière verte ».

« Va, va vers la lumière » reprend le chœur des fourmis.

HĖÑ est fasciné. Il ne voit pas les mandibules de la luciole qui s'activent, prêtes à le dévorer.

Il fait un pas en avant. Un autre pas.

Lui qui allait si vite lorsqu'il la cherchait, est comme pétrifié maintenant qu'il a trouvé la lumière qu'il désirait.

Encore un pas, il sera à la portée de LŮĆĬ qui se retournera vivement pour le saisir et en faire son repas.

Par chance, un coup de vent tourne la page, à la vitesse d'un cheval au galop. HĖÑ tombe sous les hurlements de la meute des fourmis.

Une fois tournée la page, le calme revient. On entend le bruit des vagues. Dans le lointain, HĖÑ distingue encore LŮĆĬ qui clignote, comme un phare en

pleine mer. Il marche le long du rivage. Les pieds s'enfoncent dans la page-plage. Le soleil se couche. HEÑ marche en direction de la lumière intermittente.

Un voilier a vu, lui aussi, la lumière qu'il prend pour celle du port. Il se dirige vers LÛÇI, perchée sur un rocher, qui attire, de sa lumière et de son chant, les marins en perdition. HEÑ fait de grands signaux en direction du bateau, qui ne le voit pas. Il leur crie de s'éloigner. « C'est un piège ! » La lumière dirige le navire vers des brisants, des rochers qui affleurent à la surface. La quille bute contre l'un d'eux. L'embarcation s'immobilise et se retourne. Les marins sont projetés par-dessus bord. Un deuxième rocher éventre la cale, qui prend l'eau et s'enfonce.

Sur la page-plage, une roulotte à cheval, se dirige vers la crique aux rochers. Ce sont les pillleurs d'épaves. Ils viennent récupérer les restes du naufrage que la marée basse abandonne sur le sable. À leur approche, LÛÇI s'envole vers d'autres rivages, briser d'autres navires, et d'autres cœurs. La voyant partir au loin, celui de HEÑ a éclaté en mille morceaux.

HEÑ s'écroule, le visage dans le sable humide des pleurs de la mer.

Les pillleurs d'épaves détachent leur cheval, pour le laisser brouter les herbes rares de la dune. Pendant qu'ils cherchent des objets de valeur dans les entrailles du bateau échoué, le cheval s'approche de HEÑ, qui semble

endormi. Il le pousse de son museau, le tourne et le retourne, jusqu'à ce qu'il sorte de son évanouissement.

HEÑ ouvre les yeux. Il ne dit rien, tellement il se sent triste. Le cheval l'invite alors à monter sur son dos. Puis ils se dirigent, au pas, vers le palais de HEÑ.



La roulotte des pilleurs d'épaves

Second voyage de HEÑ : le puits

La bibliothèque du palais n'est sans doute pas la plus grande bibliothèque du monde, mais c'est certainement la seule qui ait été bâtie autour d'un puits.

Un lointain ancêtre de HEÑ, ĀN-ÇHEÑ, avait entendu dire que les écritures pouvaient enflammer les cœurs et les corps, déchaîner les passions les plus brûlantes, et que quiconque rassemblait de nombreux livres, en sa maison, devait s'attendre à ce qu'un incendie survienne, un jour ou l'autre, et détruise tout : livres, étagères, tables et fauteuils, et toute la demeure. Or, ĀN-ÇHEÑ aimait les livres et les parchemins. Il décida alors d'élever les murs de sa bibliothèque autour d'un point d'eau, et prit soin de disposer des seaux d'eau, le long de toutes les rangées de livres. « Ainsi, nous éteindrons l'incendie, avant qu'il ne se propage », déclara-t-il.

Hélas, après une nuit passée à déchiffrer d'anciens grimoires, ĀN-ÇHEÑ disparut.

Comme il arrivait parfois, la veille d'une tempête qui ravageait la côte sur son passage, ou juste avant un tremblement de terre, comme il arrivait qu'une lumière verte se mette à briller au fond du puits, on imagina qu'ĀN-ÇHEÑ avait été attiré par cette lueur étrange qui clignotait devant ses yeux, qu'après une longue nuit de lecture, il s'était levé de son fauteuil, avait marché vers la

lumière hypnotisante, et était tombé d'épuisement dans le puits. En tout cas, nul n'en entendit plus parler, jusqu'au jour où, HEÑ rentrant sur le dos du cheval gris, de son aventure sur la page-plage, on vit à nouveau, du fond du puits, briller une lumière verte.

HEÑ n'est pas descendu de cheval, que la rumeur d'une lueur maléfique, annonciatrice d'une catastrophe, court dans tout le palais. Il saute à terre et se rue vers la bibliothèque.

Au lieu d'un trou noir, qui, d'ordinaire, absorbe toute lumière, le puits rayonne depuis la nappe phréatique. Une lumière verte se reflète dans l'eau. La vibration lumineuse rampe le long de la paroi circulaire, jusqu'à la margelle du puits.

Attrapant la chaîne qui servait d'ordinaire à remonter le seau d'eau, HEÑ se laisse glisser au fond du puits.

Arrivé tout en bas, HEÑ découvre une lagune souterraine, faiblement éclairée par des milliers de petits poissons phosphorescents. Une barque approche, sans personne à son bord. Portée par le courant, elle passe juste au-dessous de la chaîne à laquelle HEÑ est accroché. Il se laisse glisser. La barque l'emmène.

Pendues au plafond rocheux, des chauves-souris s'envolent à son passage.

Le courant devient plus fort, la barque accélère, un vent froid souffle, jusqu'à une sorte de plage sur laquelle se dresse une haute pierre. HEÑ lit ce qui est gravé sur la pierre tombale :

« Ici repose AN-CHEN, passant, tu peux l'éveiller, en répondant à son énigme :

*D'où vient la lumière du puits ?
Qui l'allume, et qui l'éteint ?
D'où vient la lumière enfuie ?
Qui l'allume, et qui la tient ?*

Mais sache que si tu te tais, ou donnes une mauvaise réponse, ton embarcation s'arrêtera à la plage des tombes ouvertes, où tu trouveras ton épitaphe : Çi-git l'imprudent qui n'a pas donné la bonne réponse. »

La barque continue de glisser doucement. HEÑ met ses mains en porte-voix et prononce le plus fort qu'il peut :

« La lumière du puits, celle qui l'allume et qui l'éteint, la lumière enfuie, celle qui l'allume et qui la tient, est la terrible luciole des livres, la verte LÛÇI, qui blesse mon cœur et fait le jeu des naufrageurs ! »

Alors les chauves-souris, qui voletaient ici et là, s'assemblent pour former une immense main volante, qui repousse la barque sur la plage, tandis que la pierre gravée vacille, et tombe à grand fracas.

HEŦ descend de la barque. Il avance vers un escalier creusé sous la pierre, qui s'enfonce sous terre. Il pose un pied sur la première marche. Son autre pied sur la deuxième, et continue dans l'obscurité la plus totale.

« Qui me vient rendre visite ? » murmure une voix faible, de vieillard dont même les cordes vocales se sont usées.

« Je suis HEŦ, qui ai répondu à l'énigme et ouvert l'escalier sous la pierre, au fond du puits de la bibliothèque du palais de ma famille. »

« Et moi, ĀN-ĈHEŦ, qui, depuis longtemps, reposait. Nous avons beaucoup en commun, à ce qu'il semble. Notre nom a un air de famille. Et tous deux, nous avons rencontré la luciole qui fait les naufrages et les aventures. »

« LŪĈĬ... »

« Malheureux, ne prononce jamais son nom ! C'est trop dangereux. Pour l'avoir invoqué, autrefois, j'ai été bloqué ici, et n'en aurais pas réchappé, si tu n'avais résolu l'énigme.

Vois-tu, HEŦ, je suis devenu bien vieux, et fatigué. Autrefois, j'ai fait bâtir la bibliothèque, car j'avais la passion des livres. Si j'ai choisi de la construire autour d'un puits, ce n'était pas simplement pour avoir de l'eau sur place, afin d'éteindre les débuts d'incendie, non, c'était pour une autre raison, plus sérieuse. Le puits cache un secret redoutable. C'est là, qu'après avoir commis

ses méfaits, vient la luciole des livres, pour se reposer. Un jour je l'ai précipitée dans l'eau, au fond du puits. J'ai crié victoire ! Sans m'apercevoir que chaque livre, chaque page, a sa propre luciole. Alors que je levais les bras au ciel, en proférant son nom : à bas L... (je n'ose pas redire ce nom maudit) ! parce que je croyais l'avoir vaincue, ses sœurs se groupaient dans mon dos, et m'ont jeté sous la pierre gravée.

Qu'importe ! Tu m'as libéré. Il faut maintenant la retrouver, et la défaire en combat singulier.

Tu dois trouver l'épée et l'encrier, tracer l'arène du combat sur la page-plage, et attendre.



LŪÇĬ, luciole des livres

Troisième voyage de HEŃ : l'Épée

Le matin suivant, alors que le soleil se lève au-dessus de la rangée des cerisiers en fleurs, HEŃ se rend aux écuries du palais.

Il sort de sa chambre, sans prendre le temps de déjeuner, retrouve ĞRĪŞ, son cheval préféré. Ensemble ils prennent le petit chemin qui va à la forêt. Monter sur le dos de ĞRĪŞ est difficile pour HEŃ, car le cheval est haut, mais ce n'est rien comparé à la difficulté de rester en équilibre sur un dos aussi large. Il y a, dans les écuries, plusieurs poneys qui seraient bien plus faciles à monter, mais HEŃ aime ce cheval gris qui l'a sauvé de la mélancolique page-plage.

C'est à lui qu'il demande de l'emmener dans les bois, d'une clairière à l'autre, à la recherche de l'épée. C'est à lui qu'il raconte les problèmes qu'il doit résoudre... Les solutions lui viennent en parlant à l'oreille de ĞRĪŞ.

Allongé sur son encolure, afin de se rapprocher au plus près de son oreille, HEŃ parle au cheval. Il raconte son aventure dans la page du livre, et, sans qu'il comprenne ce qui lui arrive, il se retrouve à parler, tout à la fois, à l'oreille droite et à l'oreille gauche de ĞRĪŞ.

Étendu sur la crinière grise du cheval, HEŃ empoigne les crins des deux mains, afin de ne pas tomber, tandis que ĞRĪŞ se met doucement au trot.

À un endroit de la forêt, le chemin se sépare en deux. D'un côté il va vers le lac, à l'ouest ; l'autre embranchement part vers le sud, en direction de la carrière de pierre.

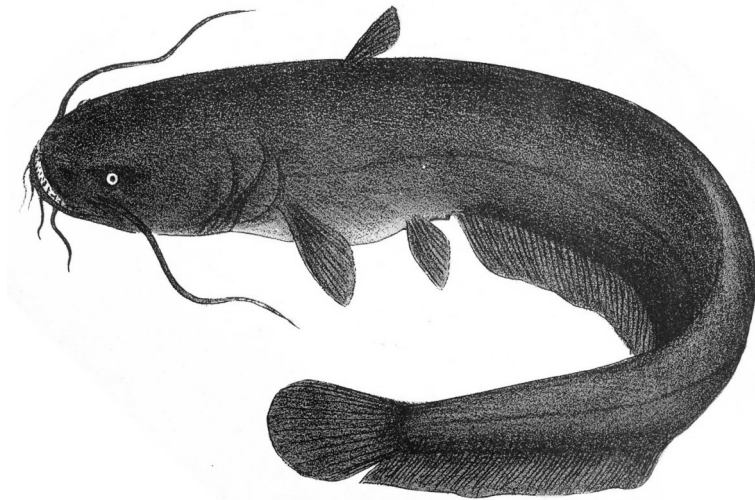
HEŃ, parlant à l'oreille droite du cheval, prend le chemin du lac. Au même moment, HEŃ parlant à l'oreille gauche du cheval, sort du sous-bois et découvre la grande carrière de pierre, cachée au milieu de la forêt.

ĞŖİŞ marche au pas le long des falaises sculptées de la carrière. Les blocs de roche, en se détachant, ont dessiné des formes étranges, qui serpentent de haut en bas. Une sorte de grotte à mi-hauteur de la paroi ressemble à la gueule d'un poisson gigantesque. Elle se met à bouger.

Dans le lac, le cheval et son cavalier font face à un gigantesque silure bien décidé à les dévorer tous les deux, d'une seule bouchée.

« Ne serais-tu pas, demande ĞŖİŞ, dans la langue des animaux, le cousin du vénérable NĖĖŞŞİ, que j'eus plaisir à rencontrer dans le Haut Pays d'Écosse ? »

Le silure fait un bond en arrière, rétropédalant furieusement dans l'eau trouble du lac. Balançant ses longues moustaches, il contemple tristement celui qui vient de s'adresser à lui.



ŜĹĽŮ, le silure



ŇĚĚŜĹ, le monstre du Loch Ness

Il faut dire que, depuis sa plus tendre enfance, le silure est affligé d'une longue tristesse. D'abord, il souffre de ce que les habitants du lac s'enfuient à son approche, sauf, bien sûr, les autres, silures, plus grands, qui tentent de l'avaler. C'est bien triste. Ensuite, il souffre de ce que personne ne le croit quand il raconte qu'il a des cousins un peu partout : en Écosse, dans le Lac Huron, au Lago Argentino, et même dans des lacs souterrains. Personne ne croit qu'il lui arrive de jouer avec ces soi-disant cousins. On le traite de menteur, parce que, c'est bien connu, les poissons vivant dans une étendue d'eau fermée, mare, étang, lac ou lagon, ne connaissent pas les habitants des autres étendues d'eau. Et cela est bien triste pour le silure, qui souffre en silence.

Après un long moment d'observation, il finit par demander :

« À qui ai-je l'honneur ? »

« Voici le prince HEŃ, répond le cheval, en pointant son oreille droite vers son cavalier. Je me nomme ĞRĪŞ, pour vous servir. »

« Et moi, ŞİLEŮ, fils d'İLEŮT, fils de LŮTŮ, fils de LAČ. »

HEŃ, penché sur l'oreille droite de ĞRĪŞ, demande tout bas :

« Ce pourrait-il que ce ŞİLEŮ soit le gardien de l'épée fameuse qui, jadis, donna tant de victoires au fils du ĐŘĂĠŮŃ ? »

HEŃ, penché sur l'oreille gauche de ĞRĪŞ, lui dit tout bas, en montrant le trou qui remuait dans la falaise :

« Cette grotte, grande ouverte dans la falaise semble s'animer et vouloir nous dévorer ! À coup sûr, il s'agit du redoutable ĐŘĂĞŎŃ gardien de l'épée ! »

La voix du silure s'élève de la grotte taillée dans la falaise, comme en écho :

« Je suis ŠĬLŮ, fils d'ĬLŮŢ, fils de LŮŢŮ, le gardien de l'épée. Qui me demande ? »

« Noble ŠĬLŮ, je suis HEŃ, et viens réclamer l'épée magique, afin de la brandir et de donner à mon bras la force de pourfendre les ennemis, les arbres, les montagnes, et tout ce qui passera à ma portée... »

Emporté par un élan d'héroïsme, HEŃ aurait poursuivi cette énumération guerrière, si ĞRĪŞ ne s'était bruyamment ébroué et ne l'avait projeté à terre, tout en racontant au silure, le plus poliment possible, comment il avait été amené à voyager dans la région de Cumberland, puis en Écosse, passant d'un lac à l'autre, en traînant une carriole de pédalos, et comment il avait rencontré, un soir de printemps, le monstre du Loch Ness. « Nous étions sur le petit pont qui mène aux ruines du Loch, visibilité mauvaise sous pluie, lac agité à fort, mollissant secteur Nord-Ouest. La voiture se renverse, nous entraînant, le conducteur, les pédalos et moi, dans les eaux du lac... » À son tour le cheval est interrompu par ŠĬLŮ qui, d'un coup, abandonne son air

morose : « La charrette aux pédalos ! Je m'en souviens comme si c'était hier ! J'entends encore le splash que vous fîtes en tombant à l'eau, et retrouve le goût de ces cuisses de grenouilles que je chipais au héron fort en bec. Que de merveilleux souvenirs ! C'était... en 2029, un 3 mai. NĚĚŠŜĬ et moi nagions de conserve quand survint l'accident. » ĞŖĬŞ reprend : « Et c'est ce bon et généreux NĚĚŠŜĬ qui, d'un coup de tête, m'aida à reprendre pied sur la berge. »

ŜĬLŮ jette un regard circulaire autour de lui. La population du Lac, écoute avec curiosité ce qui se raconte, se tenant prudemment à distance. Ils se disent entre eux : « Ainsi c'était donc vrai ? Notre ŜĬLŮ a connu le grand NĚĚŠŜĬ ! » Pour un peu, ils se seraient approchés en applaudissant des deux nageoires, mais le silure a toujours une grande bouche prête à avaler ce qui se présente. Mieux vaut garder ses distances.

HEŦŦ, qui pense à son épée, est un peu vexé que le cheval et le silure parlent entre eux, sans s'inquiéter de lui. Il avise, accroché à la falaise, ce qu'il prend pour une pierre aux reflets irisés. Il la détache de la falaise, et la lance en direction de la grotte. Au lieu de tomber simplement, en dessinant une parabole, la « pierre brillante » s'envole, et fait une boucle dans les airs, puis une autre, avant de disparaître dans la grotte.

Au même instant, très loin de la falaise, une luciole aquatique tombe, comme une « pierre brillante », au milieu de l'assemblée des poissons qui écoutaient le récit du silure. En un éclair, tous disparaissent dans les profondeurs boueuses : poissons petits et grands, carpes et brochets, anguilles et alvins, écrevisses, et têtards, ils s'égaient dans toutes les directions, laissant le cheval et le silure en tête à tête.

La luciole se pose au-dessus des algues qui tapissent le fond du lac. Elle ressemble à une fleur posée en équilibre sur sa longue tige. HEÑ tend la main. Il la prend pour une « pierre lumineuse » et veut la saisir. Elle lui échappe, mais il attrape la grande épée sur laquelle la luciole s'était posée.

L'épée brille d'une lumière glauque. HEÑ la fait tournoyer à bout de bras. Il arrache quelques plantes aquatiques, pourtant gracieuses, et, d'un coup terrible, la plante dans le malheureux silure, qui cesse ainsi de souffrir (puisque, depuis l'enfance, toujours, il souffrait). Puis il grimpe sur le dos de ĞRĪŞ, tenant toujours l'épée, le bras levé. Ils rentrent au palais, traînant derrière eux le grand silure, qu'il faut amener aux cuisines du palais pour le repas du soir.



ĞŖĬŞ, de profil

Quatrième voyage de HEŃ : l'encrier

Un jour de grande marée, HEŃ mène ĞRĪŞ le long du rivage, sur la plage des sables mouvants. On s'enfonce dans la vase. Le cheval peine de plus en plus à sortir ses sabots des trous visqueux. Et voilà ! Il perd un fer.

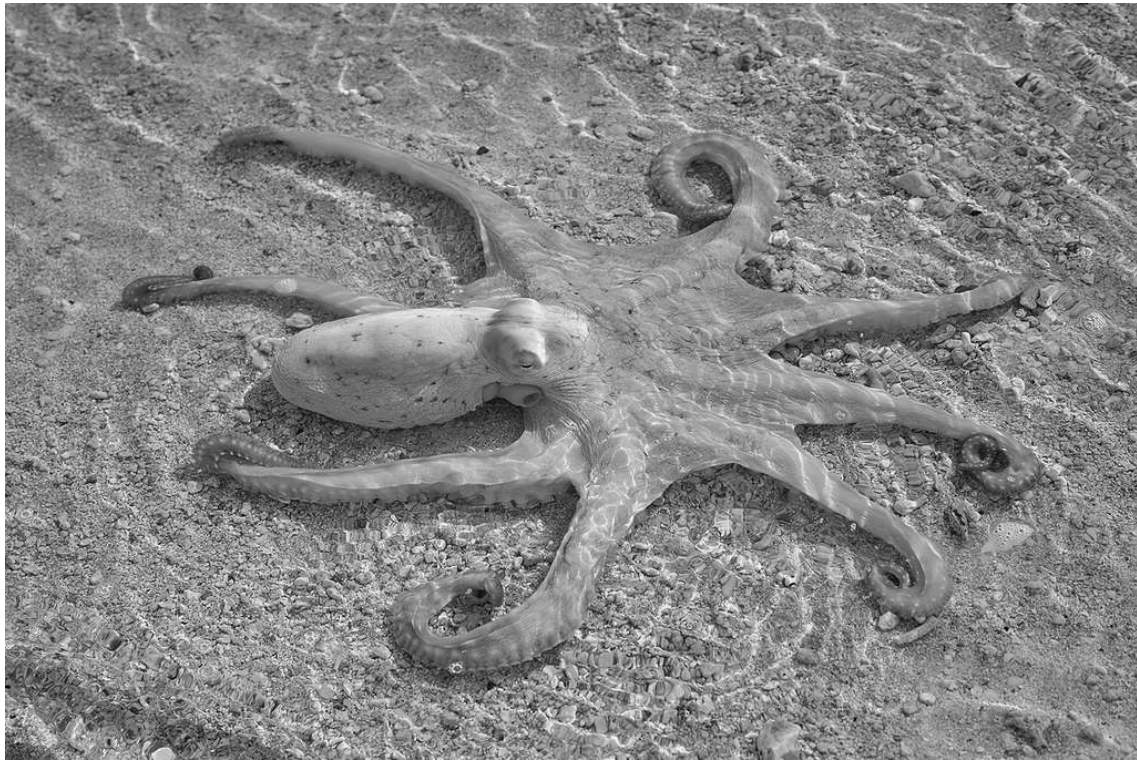
ĞRĪŞ s'enlise, tandis que la mer est tentée de remonter à la vitesse d'un âne au trot.

HEŃ va chercher des secours, et, pour faire d'une pierre deux coups, un maréchal ferrant. Le village le plus proche est à une bonne heure et demie de marche nordique. Il n'en faudrait pas tant pour que ĞRĪŞ soit englouti par les sables mouvants, et, simultanément, recouvert par l'eau de mer. Par chance, en montant, l'eau salée fait diminuer d'autant la masse volumique du cheval qui veut bien rester marin, mais non hippocampe. Il pèse moins sur le sol, et parvient ainsi à dégager une jambe de la vase noire, et tente de se mettre à nager. C'est encore sans succès, car un cheval a besoin de ses quatre membres pour nager, mais il essaie.

Non loin de là, HEŃ interrompt sa course folle, le nez dans le varech. Il vient de glisser.

Un bras démesurément long, pourvu de ventouses, lui a fait un méchant croche-pied, ou plutôt, puisqu'il lui a bloqué les deux pieds en même temps,

un double-croche-pied, qui l'a envoyé, deux fois plus rapidement donc, voler un court moment dans l'air marin, et s'aplatir contre le sol.



PÔÛL, le poulpe sable

Revenant à lui, HEŃ est fermement agrippé par les bras de PŎŮĽ, le poulpe couleur de sable.

« Ramène-moi dans les profondeurs de la mer ondulée, et je te donnerai ce que tu cherches. » supplie PŎŮĽ.

HEŃ répond : « Je le veux bien, mais tu devras, avant toute chose, tirer mon cheval, ĞŖĬŞ des sables mouvants. » Sans attendre, il le charge sur son dos, et marche, courbé sous le poids du poulpe, vers les vagues en rouleau. Arrivé à un point où l'eau de mer est prête à passer par-dessus ses épaules, HEŃ fait glisser PŎŮĽ qui retrouve aussitôt sa forme élégante.

« Je file, à la vitesse du vent, prêter assistance à ton cheval. Mais toi, prends ceci que tu cherchais sans pouvoir le trouver. » PŎŮĽ projette un jet d'encre, dans la poche, heureusement imperméable, de HEŃ.

Nul ne vit une encre pareille. À la fois noire comme la nuit, et brillante comme les étoiles qui peuplent le ciel sans lune.

HEŃ quitte le rivage.

Arrivé sur la dune de sable doré, bordée de chardons, il brandit son épée vers le ciel. Puis il plonge la pointe effilée de l'épée dans sa poche-encrier, et commence à tracer, sur le sable de la page-plage, un vaste losange.

Son intention était, bien évidemment, de dessiner un carré parfait. Il avait lu que d'autres, avant lui, savaient tracer, à main levée, des cercles parfaitement ronds, ou des ronds parfaitement circulaires, il ne voyait donc pas pourquoi il ne pourrait, lui, tracer un carré rigoureux. Cependant, ce qu'il trace est plutôt un losange, et c'est bien suffisant pour délimiter l'arène d'un combat singulier.

Pendant ce temps, PŒŮŁ pousse ĞŖĨȘ hors des champs de vase. Puis chacun va son chemin, l'un vers les profondeurs abyssales, l'autre vers la surface des choses.

Clopin-cloquant, le cheval rejoint le village et trouve le maréchal-ferrant, qui lui remet un fer, et en profite pour changer les autres, aux frais du prince.

Un maréchal, surtout s'il est ferrant, c'est comme un coiffeur, ça bavarde, ça donne de sa personne, bien sûr, mais ça ne peut s'empêcher de raconter des histoires. Surtout quand il se passe quelque chose de pas trop ordinaire.

Justement, le matin même, le ciel s'est couvert de nuages d'un gris sombre et inquiétant. Un vrombissement s'est fait entendre au-dessus du village. Une lumière mystérieuse s'est mise à tourner...

« Où cela ? Je vous le donne en mille : à pic au-dessus du palais. N'est-ce pas un signe ? Oui, mais de quoi ? »

ĞŖĬŞ pourrait répondre, que c'est le signe que la luciole des livres s'apprête à combattre, mais il ne le fait pas. Il reste à sa place de cheval. Muet. Hennissant parfois, pour faire plaisir. Il se garde de répondre au maréchal soliloque, et part en direction de la page-plage : HEŇ a besoin de lui pour son combat singulier.



ĞŖĬŞ, de face

Cinquième voyage de HĖÑ : autour du champ clos

Losange ou carré, une fois le tracé achevé, nul ne peut quitter le champ clos, s'il se trouve à l'intérieur, et nul ne peut y entrer, s'il se trouve à l'extérieur.

ĞŖĪŞ, ses nouveaux fers aux sabots, arrive en vue de la dune que HĖÑ transforme en arène, au moment où celui-ci allait, de son épée, dégoutante d'encre, en refermer le pourtour.

Au grand galop ĞŖĪŞ saute par-dessus son prince occupé à peindre, il atterrit in extremis au milieu de l'espace que HĖÑ vient de refermer.

Quelle joie de se revoir ! HĖÑ saute au cou de son cheval, qui baisse la tête, afin de l'aider à grimper sur son dos. Voilà juché sur son destrier, le prince chevalier !

HĖÑ brandit son épée, comme il fait toujours, pour se donner du courage. Un vrombissement se fait entendre. Il emplît les airs. Les grains de sable vibrent sous l'effet d'un séisme. La terre tremble. HĖÑ aussi.

Elle descend du ciel à la vitesse de l'éclair, ŁŪĈĬ, la luciole enragée, laissant derrière elle un rai de lumière verte.

ŁŪĈĬ vise la tête du prince, car la luciole des livres, toujours se plante dans l'esprit des lecteurs.

Du plat de son épée, HEN lui assène un coup terrible.

LUC rebondit, comme la balle fluorescente, sur la raquette qui lui imprime un lift imparable.

La luciole est renvoyée au-dessus des vagues.

Ses ailes s'agitent pour repartir au combat. Un instant elle s'immobilise, en équilibre entre l'impulsion imprimée par l'épée et celle de ses élytres. Un instant d'éternité, tout semble figé.

De la mer surgit un jet d'encre qui recouvre la luciole, et l'aveugle.

LUC ne sait plus vers quoi se diriger. Elle vole au hasard.

Sous elle, les vagues soupirent, elle en a peur, et veut s'éloigner de l'eau. Elle s'élève à la verticale, vers le ciel nuageux, et vers la mouette rieuse, qui planait au-dessus de l'eau. Un coup de bec, tranchant comme une épée : c'est est fini de la luciole des livres.

Alors l'histoire s'arrête.

Ne restent que HEN et son cheval, qui tournent, à l'intérieur de l'arène, attendant que le sable recouvre l'infranchissable trait d'encre noire.

Le 3 mai 2025, à Henri, pour son 6^e anniversaire.



La mouette qui a mangé la luciole des livres

